UNE BEAUTÉ DANGEREUSE

Recueil collectif

Noir

Une Beauté Dangereuse

Recueil collectif sous la direction de Jessica CHAUMEIL, Enora LECUYER, Manon TONI, Camille HOUTMANN

La nuit.

Durant le moyen-âge (et bien avant jusqu'à nos jours), la nuit a suscité bon nombre de croyances et de mythes. Parfois, la nuit dissimule le Diable, parfois les voleurs, les crimes les plus odieux et les plus bas instincts. Pour certains, la nuit était aussi due à la lune, cette dernière était poursuivie par un loup affamé et obligée de courir autour du monde des Hommes pour survivre et tenter de lui échapper. Pour d'autres, la nuit est gardienne du souvenir et des esprits des ancêtres incarnés dans les étoiles qui les guident. Cette obscurité envahissante et quotidienne a inspiré bon nombre d'artistes et d'auteurs au fil des temps. La nuit est indéniablement obscure et fascinante. Elle est inquiétante aussi, car la peur des Hommes est bien souvent alimentée par l'inconnu, et quoi de plus effrayant que ce que l'on ne peut voir ? La nuit est le puit sans fond de l'inspiration et de l'imaginaire. Elle fait surgir en nous nos démons, nos monstres, nos fantômes, les émotions les plus intenses, positives ou négatives. Elle abrite la menace, la tentative désespérée d'échapper au danger. La fuite dans ses méandres. Elle peut être le théâtre de tous les vices comme celui de souvenirs perdus, effacés par la clarté du jour. La nuit peut être un refuge, également.

Un jour, nous eûmes la chance de participer à un atelier d'écriture tout à fait singulier aux côtés et sous les directives de François BON. Anaïs GUILET et Dominique PETY, nos professeures, nous ont organisé cet événement malgré les conditions difficiles liées à la COVID-19. Nous avions sept textes à écrire individuellement. Nous étions une trentaine. Pour la composition de ce recueil, nous avons choisi de nous concentrer sur une sélection de textes "Dérives dans la nuit". Cette dernière nous a tout particulièrement stimulées et fascinées. Ce thème fut une source d'inspiration étonnante et presque révélatrice. Il fallait nous organiser autour de cela. Les inspirations, les émotions et les perspectives sont aussi riches que les auteurs de chaque texte.

Ici, sont consignées les nuits de nos camarades.
Ici, ce sont aussi les vôtres.

Camille HOUTMANN
Enora LECUYER
Jessica CHAUMEIL
Manon TONI

Immersion Au Sommeil Paradoxal

LE CHAOS D'UNE ÉTOILE DANSANTE

Les pas résonnaient dans votre tête. Ils trouvaient leurs échos sur les parois en verre qui vous entouraient, se mêlant aux nombreux cris de souffrance des âmes perdues de ce lieu. Un rayon lumineux traversa le cristal, cette lumière blanche se posa sur votre bras dénudé, avant d'éclairer ailleurs, devant vous. L'astre nocturne vous montrait un chemin, du moins, c'est ce que votre terrible croyance au destin vous faisait croire. Vous n'aviez aucune idée d'où vous vous dirigiez, vous avanciez lentement, vos jambes avaient du mal à vous laisser tenir debout. Lorsque la lueur blanchâtre eut disparu, vous vous trouvâtes au centre du pont en verre, et le peu de force qui vous restait s'amenuisa. Vous tombâtes à genoux. L'horizon noirâtre s'étendait devant vos yeux aux reflets bleutés ; quelques tristes fragments de lumière s'éternisaient dans le ciel avant de disparaître derrière d'immenses nuages de chagrin. La désolation du temps de cette nuit vous donnait une amertume particulière, un goût de lassitude et d'atrabile qui persista jusqu'à votre cœur. Sans que vous ne vous y attendiez, une brume grisâtre passa devant vous, de l'autre côté de la paroi ; puis un bruit. Vous eûtes peur un instant avant de reconnaître le son d'un train défilant sur des rails, celui-ci passa en dessous de vous, lentement, le temps que vous l'admiriez, avant de repartir à grande vitesse, disparaissant dans l'obscurité de la nuit, vous laissant seule et dépourvue à nouveau. Vous posâtes délicatement votre main sur le mur de verre, près de votre reflet, puis vous vous observâtes. De longues trainées d'eau salée marquaient votre visage, vous vous demandâtes comment vous alliez réussir à aller mieux, à trouver votre chemin dans cette ville effrayante. La réponse vînt avec deux bras vous entourant avec douceur.

Lara FURSTENBERGER

LES GRIFFES DE LA NUIT

A l'approche de la nuit noire, mes pas me ramènent toujours au même endroit, et je vois, le crépuscule qui déchire de ses doigts, l'insouciance d'un jour heureux. Avant que les griffes de la nuit sombre ne me capturent et m'emprisonnent, quelques fragments du ciel éclatant se glissent discrètement dans le creux de mes mains. Je déambule, seule, au milieu de ce décor troublant, presque morose. Lorsque je lève la tête j'aperçois des astres. Ils ne brillent pas. Ces étoiles cassées se détachent du ciel, s'abattent sur moi, comme une foule et tous ces fous qui s'effondrent sur

Toi, que je ne connais pas, mais qui est de ceux dont les rêves sont des miroirs. Tu ne crois qu'aux songes parfaits, aux vies cruelles, aux morts incertaines, et les nuits d'hiver sont celles que tu préfères. Tu aimes observer chaque frisson qui parcourent le cou des tendres femmes, des amantes les plus redoutables. Les nuits glacées sembleraient te défier lorsque ce ne sont pas tes mains qui saisissent les ondulations d'un corps chaud et sacré. Mes nuits, pourtant, te sont inconnues mais les tiennes me révèlent secrètement tes pensées dénuées. Ainsi, voici tout ce que j'entrevois lorsque je m'éternise et déambule dans ton regard. Tu sais, la nuit ne te sauveras pas, et

Moi, je n'ai pas peur de ce que tu crois. Le bleu de tes yeux devient tristement noir lorsqu'il n'y a plus d'espoir, mais, tu ne m'emprisonneras pas dans ton reflet, car l'Enfer y est déjà. Le reste de ma vie a déjà commencé, sans toi. Mon amour, quand la nuit te laissera seul et misérable et qu'elle accrochera l'ombre de ton âme sur un astre déchiqueté, je m'échapperai de tes bras. Demain, à l'aube, lorsqu'Hélios reprendra sa place, je ne serai déjà plus là.

Marie MICHEL

CHAPITRE I

Marche Céleste

ASTRE AMOUREUX

Dimanche 31 mai 2020, vingt-deux heures viennent de sonner, le repas est terminé. L'atmosphère est douce. En sortant de la maison, une délicate brise vient courir le long de ma peau. Elle court le long de mon bras droit, je la croirais bien réelle. Telle une petite fée elle se joue de moi. Elle tourbillonne et virevolte autour de moi, passant entre mes cheveux comme s'il s'agissait d'une cascade. Je reste immobile. Impossible de bouger face à ce zéphyr irréel. Je sens la chaleur de la journée venant embrasser la fraîcheur de la nuit. Leur étreinte me bouscule. Je suis seule, hors de la chaleur de la maison, face à la nature. Je suis seule mais je perçois toujours très distinctement la famille qui se trouve à l'intérieur de cette maison. Face à moi un arbre. Il fait nuit je ne le vois pas bien, mes yeux se souviennent de ses courbes et retracent dans mes pensées la beauté de cet arbre, sa vitalité. Il était grand, majestueux. N'était-ce peut-être là que le fruit de mon imagination mais je le revois parfaitement, rayonnant.

Je lève les yeux. Je m'arrête. J'observe. Je suis toujours seule et à présent je n'entends plus aucun son. Le silence total. Le monde autour de moi s'est arrêté. Je contemple la beauté de ce ciel étoilé, je regarde danser les étoiles, chacune en harmonie. J'observe la lune surveillant ses enfants, fière de la beauté de ses danseuses. J'essaye de les compter, elles sont bien trop nombreuses. Sans m'en apercevoir je commence à danser avec elles. La douce mélodie que la lune leur joue me vient par une légère brise, je la vois s'entourer de moi, elle me porte presque. Je vois autour de moi les scintillements de cette mélodie qui s'esquisse délicieusement portée par le souffle délicat de l'astre vaporeux.

Je danse, encore, je perds peu à peu le contrôle. La reine des ombres m'envoûte, sa douceur enlace mon corps, caresse les doux mouvements de ce corps abandonné. Comment pourrais-je résister aux délices de cette étreinte ? Mon âme s'abandonne aux harmonies mélodieuses de notre maestro. Je ne maîtrise plus les mouvements de mon corps. Je me sens transportée.

Lorsque tout à coup, mon esprit reprend le contrôle, la bulle éclate. Sans pouvoir s'y opposer, il transforme dès lors l'envoûtement de la lune en une simple mélopée. J'ouvre doucement les yeux et réalise alors que le monde a repris son activité. Je ne suis plus seule désormais. Je reste silencieuse. Mon cœur palpite. La mélodie persiste quelque part dans mes pensées. Je suis bouleversée par cette rupture brutale. Je sens au fond de mon cœur quelques restes de poussière d'étoile, un cadeau de mon ange gardien.

Camille HOUTMANN

NYX

Là, derrière ton souvenir. Je marche. Je suis la trace de ton parfum infernal. Il est fossilisé dans mes plus lointaines pensées. Enfin, les ténèbres m'aveuglent. L'écume du soir se dépose autour de moi. Elle me caresse. Issus d'un monde crissant, les songes des Hommes s'endorment. La ville se réveille doucement. Les êtres se sont apaisés. La tragédie des jours confus s'est tue. Les lumières s'allument, les réverbères accompagnent les astres dans leurs feux. Je ne suis plus dans ce gouffre insaisissable. Je me balade, joyeuse d'être seule. La nuit touche du bout de ses doigts mes rêves. Chaque tiraillements s'évaporent et sur mes songes les plus aveugles un filet d'or se dépose. Solitaire, je voudrais qu'elle se métamorphose. Qu'elle prenne place avec moi dans cette balade ancestral qu'est la vie. Que sur les pavés humides, je puisse distinguer ses chuchotis imperceptibles. Engourdie par ses ténébreux charmes. La ville devient ma complice. Elle est ma gardienne. Et les premiers frissons de l'aube se souviendront d'avoir été le crépuscule de ma consolation.

Annaël AUCLAIRE

LA NUIT NOIRE

Je marche seule dans la nuit noire. Les souvenirs me collent à la peau, voletant dans mon sillage. L'obscurité m'engloutit peu à peu, lentement, presque tendrement pour me mettre en confiance. Je regarde autour de moi et constate que plus personne ne fait attention à ma personne. J'ai ce sentiment d'être insignifiante pour les autres. C'est sûrement le cas d'ailleurs. Une brise légère me fait frissonner, les lumières des panneaux m'aveuglent un instant, tout est flou, tout est vague. Je déambule dans cette ville, je pense à cette vie que j'ai mené, à ces choix que j'ai fait ou encore à ces gens que j'ai aimé. Un homme me croise et j'ai l'impression qu'il flotte, là, à quelques pas de moi. Lui non plus ne me voit pas, il me traverse. La nuit est souvent un moment propice au rêve. C'est le calme, la douceur, la peur, la tension ; ce sont des rencontres étonnantes, des sensations grisantes. Je m'arrête et prend une inspiration; je ressens la nuit, elle me transperce, elle me transporte. Puis, la folie me gagne, et pour la dernière fois je me met à courir. Où ? je ne le sais pas, personne ne le sait. La tranquillité qui m'habitait quelques instants auparavant s'est envolée. Mes pas me donnent l'impression de voler tel un oiseau prenant son envol pour l'ultime voyage. Alors je ferme les yeux et je pars, encore plus loin, encore plus haut, rejoindre ceux qui ont déjà, traversé la nuit noire.

Ethel DESBIOLLES

DANS LA NUIT NOIRE

Il doit être environ 3h du matin, je déambule dans la nuit noire avec quatre de mes camarades, deux filles et deux garçons. Le monde est éteint autour de moi, il n'y a pas un bruit. Nos pas résonnent sur le bitume. Il ne fait ni froid ni chaud. J'ai enfilé un sweat et des baskets, la tenue confort des soirées. Je regarde devant moi et le temps d'un instant, tout me parait durer une éternité, je regarde mes amis s'éloigner lentement. Chacun de leur pas est réfléchi, leurs jambes se tendent l'une après l'autre, fléchissent. Une danse de pas commence. Leurs bras se balancent le long de leur buste et un rythme se met en place. Un rythme réglé comme une horloge. J'admire, de derrière, ce lent spectacle. Tout, dans ma tête, devient ralenti et flou.

Maëva FAUVILLON

COMME LES YEUX FERMES…

Il est bientôt 18h, le soleil a fermé les portes de sa douce lumière. En passant dans le salon, je me rends compte de la beauté de la ville, l'éclairage des immeubles, des rues, mais surtout du château en fond, qui laisse apparaître le long drapeau français. Les formes des montagnes se voient encore, plus sombre que la nuit elle-même. C'est une vue que j'ai tous les soirs, et à chaque fois, je m'y perds. En m'avançant sur le balcon, je découvre un monde totalement différent du jour. Les avenues laissent émerger le son des voitures, les frottements des feuilles d'arbre... Je ferme les yeux, et tout est dépeuplé.

- Enora LECUYER

BY NIGHT

J'avais besoin de sortir, l'ambiance à la maison devenait oppressante. Ça devient presque un enfer d'y vivre. On me réprimande à chaque fois que j'essaie de faire quelque chose, je fais toujours mon maximum pour le mieux et ce n'est pas assez. Ça me fatigue de me battre contre les autres alors si je dois en plus me battre contre ma propre famille, je ferais mieux de me pendre. Ils devraient être derrière moi, me soutenir et m'aider au lieu de me hurler leurs reproches. Je suis consciente que rien ne va en ce moment, qu'on devrait se tirer fissa de cette ville maudite. Mais si c'était aussi simple, ça sera déjà fait alors nous n'avons pas le choix [que] de subir les évènements et d'y survivre. Il est dix-heures du soir quand je sors de la maison, il n'y a personne dans le quartier. Je marche, je marche, sans me préoccuper des alentours. Tout à coup, je suis obligée de m'arrêter parce que ma vision des choses et mes sensations ralentissent sans aucune explication. Alors je tourne sur moi-même comme pour trouver la cause de cette impression. Mais je découvre autre chose à la place : je peux tout voir, tout sentir, comme si le monde commençait à s'arrêter de tourner.

Je vois les oiseaux prendre leur envol depuis un gros buisson. J'entends les branches tomber des arbres. Je vois les feuilles des arbres s'envoler dans une valse magnifique, d'un rythme lent et marqué. Elles viennent s'écraser dans le jardin de roses en face de moi, de belles roses rouges. Puis je regarde une chauve-souris tourbillonner autour d'un lampadaire jusqu'à disparaitre dans la pénombre. La lumière guide mes yeux au ciel et je découvre les milliers d'étoiles baignant dans cette immensité noire. Je ferme les yeux, je respire profondément, même ma respiration semble être plus lente. Je sens le petit air doux glisser sur mes joues, en revanche, je ne ressens plus la fraicheur de la nuit. Pour la première fois de ma vie, je souhaite plus que tout ressentir les frissons causés par le froid, laisser mes joues rougir causé par le vent… Mais c'est impossible, mon corps n'est plus vraiment humain depuis quelques temps. Puis j'entends la musique du centre-ville qui ne dort jamais, pour une fois elle est calme comme si c'était exactement fait pour ce moment. Tout commence à chaque fois ici, dans cette étendue d'ombres que l'on pense sereine. Non, elle recouvre simplement les horreurs que l'on ne peut pas voir.

Valentine SIMIAND

CHAPITRE II

Dissimulés Dans l’Ombre

UN CÔTE DE LA NUIT

Je ne retrouve, sans comprendre pourquoi, à l'entrée de cette ruelle uniquement éclairée d'un lampadaire rouge sang. Mes pieds me guident dans cet endroit rempli de personnes débordantes de provocation et puants l'alcool. Tout est sombre autour de moi, mais pourtant j'arrive à voir les sourires satisfaits et tous les yeux injectés de sang. Où suis-je ? Que se passe-t-il ? Les femmes sont partout, à chaque coin de cette immense pièce ou peut-être à chaque coin de rue. Elles adorent, je crois, laisser apparaître une grande majorité de leurs corps, qui est cependant caché par quelques bouts de tissus pourtant si rapidement défaits. Leur déhanchement tout aussi provocant qu'aimé, est accompagné par cette lourde musique qui vous fait complètement perdre la tête. Le sol tremble. Mon cœur bat vite, si vite, trop vite. Cet endroit est bombé de personnes lâchant une fumée étouffante de leur bouche comme dehors la nuit quand il fait froid. Mais il y a aussi ces rires maléfiques, ces rires diaboliques qui sonnent faux. Les verres s'enchaînent en même temps que ces hommes et femmes qui rentrent et sortent de ces petites chambres étranges. La chaleur monte, on la voit sur tous les corps brillants, sur tous les fronts dégoulinants. Le temps semble être ralenti et tous ces mouvements autour de moi semblent être si lents. Mon pas est lourd, ma vision est trouble. Je suis perdue au milieu de la foule et à travers tous ces regards insistants, voir mêle effrayants. Tout se confond, les bouches se mêlent, les corps se frottent, les regards s'échangent, les mains se baladent.

Cloé PRESTAVOINE

LA NUIT, TU MENS.

Brume. Incolore et indistincte

Tu m'enveloppes dans tes bras froids. Perdue au milieu de nulle part, perdue au milieu de tout, tu m'arraches au jour et tu m'emmènes avec toi.

Obscurité.

Un temps, deux temps, trois temps. Tout m'est étranger. Je tourne la tête. Gauche, droite. Rien. Tu caches tout, tu me trompes, tu m'empêche de penser, de voir, d'être rassurée. Je ne te fais pas confiance, tu le sais . Tu en joues, cela t'amuse. Vicieuse.

Tu m'aspires dans les limbes, je sombre avec toi, plus rien n'a de sens. La rue n'est désormais qu'un point obscur, les arbres ont disparu, tout ce que je connais est désormais englouti. Je cherche une échappatoire, des gens, peut m'importe, même ceux que je fuis car tu les rends inquiétants, tu les rends effroyables, prêts à m'attaquer au moindre étourdissement, bondissants à la plus petite inattention. Je te hais. Ce soir, ils ne sont pas là. Ils ne m'attendent pas au coin de la rue, fumant leur cigarette avec un sourire narquois sur le visage, devinant la crainte qu'ils m'inspirent par ta faute. Le jour, je les vois. Agréables et sourire sans vice, lorsqu'ils t'appartiennent tu les monstrifies. Leur transformation me glace, tu ricanes doucement. Première spectatrice de ma peur, tu me vois courir à travers les rues pour échapper à tes sbires. Comme les lions lâchés dans l'arène, jamais ils ne s'arrêtent. Ce n'est que lorsque j'atteins mon refuge que ton sourire décline, les lions retournent en cage, tu as perdu une bataille.

Revanche

Nos retrouvailles ne tardent pas. Tu brises ma sérénité à peine retrouvée et, vicieuse insatiable, tu viens t'inviter dans mes songes.

Léna CATARINICCHIA

DAPHNEE

16h30, la nuit tombe. La bise, le froid. On marche, dans le parc, les feuilles tombées sont glissantes sous nos pas, dessous, le gravier crisse. On rentre des courses/ d'une promenade/ d'un café avec l'ami-e

Sensation, celle-là, on sent le regard sur soi comme une chape lourde. Tout le monde court, personne ne remarquera dans le noir de la nuit glaciale. Sa présence se rapproche. Le gravier crisse plus vite, plus souvent, petite foulée, instaurer une distance entre nous et l'autre. frisson.

Entendre le psst psst, comme un froissement, bien trop près notre confort, on sait que c'est pour nous, on ignore intentionnellement, le frrt devient plus insistant. Nous enveloppe comme la nuit sur la ville, la nuit chape de velours pour cacher l'inavouable , l'invisible. Etouffer tout bruit.

Tourner abruptement, changer de chemin vers la lanterne, on ne sait pas très bien si c'est pour s'assurer qu'il nous suit, ou pour semer, la boule au ventre sait qu'il est trop proche. On prendrait cette lumière de lampadaire pour un sport de théâtre.

Un contact, sur l'épaule, naissance du cou, léger comme une feuille. Rugueux comme une écorce. Froid et vivant, collant comme la résine de peur, prendre racine de terreur.

Svanja JARMUSCHEWSKI

INSTINCT NOCTURNE

Sortir lorsque tout le monde dort, quand tout est clos. Ce qui l'attire c'est le monde en suspens, isolé dans la vacuité reposante et angoissante de l'existence. Le trajet est le même, dans les mêmes rues, avenues et ruelles. Ses pas sont longs, lents et discrets. Le silence est long, lent et constant. Un bruit : en était-ce un ? On se retourne, on guette la moindre ombre, dans une soudaine crainte qui s'accroche aux intestins. Un peur lancinante et primaire dans un milieu façonné par l'Homme et dont il est lui-même le prédateur redouté. Les sons, les ombres, les yeux de la ville semblent alliés à cette menace. Dans le silence, la respiration s'accélère, les sueurs sont froides d'appréhension tenace et funèbre. Il faut reprendre son chemin, reprendre sa route : une proie immobile est la plus facile à cueillir. Mais comment être sûr que le mouvement soit la bonne solution ? Peut-être que la proie n'est pas encore perçue ? Bouger signalerait sa présence ? Rien durant deux battements de cœur, si ce ne sont les secousses et tremblements des chevaux déments de l'instinct qui galopent dans son esprit et l'empêchent maintenant d'entendre. Elles se dressent, ces infernales montures, et soudain cette silhouette, fatalité, l'embrasse avec un goût de cyanure.

Zaillyn (Manon TONI)

FIL D'ARIANE

Elle est blanche, majestueuse et lumineuse. Je marche dans ce labyrinthe froid où les rues se confondent, les pavés se ressemblent, la distinction disparaît et laisse place à des masses sombres et décolorées. Les murs sont impitoyables. Les impasses des bouches d'où peuvent sortir des démons, immondices oubliées du Tartare. Mon cœur s'accélère. Mes pas suivent le rythme d'une marche militaire infernale. Je tourne. Contourne. Pas de lumière pour me guider. Je regarde le ciel, je ne vois rien. Les toits se courbent et se plient au-dessus de la ruelle où je marche pour m'enfermer, pressant doucement la mâchoire de la nuit sur moi. L'air se fait lourd. Ma respiration est saccadée, relâchant des volutes pressées de disparaître dans l'obscurité. Mon regard ne se détache pas de l'avant. J'entends un bruit. Pas de questions. J'accélère. J'entends des bribes de voix. Enfin. Des fragments de vie s'amènent doucement jusqu'à moi. Les lumière orangés dansent faiblement loin devant moi. Les ombres apparaissent, se déforment et dansent sur les pavés. Je passe rapidement jusqu'à ce que je m'arrête. Je ne sais plus où je suis. Je ne connais pas assez cette ville. Inanimée et rassurante le jour, elle semble se refermer malicieusement sur moi. Tout s'embrouille. Les rues semblent se répéter. Les murs se distordent. Les voix s'éloignent. La lumière dorée de l'homme s'efface. Je ne suis pas dans la bonne direction.

Je perds mes esprits, doucement. Ma raison lâche peu à peu les rênes de mes pensées qui affluent dans un fracas torrentiel. Ma vision se trouble. Mon souffle est court. La douleur dans mes pieds disparaît. Je ne sais où je vais. Je ne sais plus où je sus. Je marche. Non. Je cours. Rapide. Effréné.

Puis je m'arrête. Et je la vois, dans l'interstice dégagée d'un toit abîmé. Les nuages d'une nuit pluvieuse dévoilent sa pâle nudité dans un ciel d'onyx. Son éclat argenté illuminant doucement le sol, faisant briller les pavés humides. Mes pensées se calment doucement. Mon corps revient à mon contrôle. Je prends une profonde inspiration. Je suis ce fil d'argent dans l'espoir qu'il me guidera hors du labyrinthe, loin des entrailles sinueuses de la Bête. Peu à peu, les déformations sombres des stigmates de l'homme sur le monde se révèlent sous le voile maternel de la demoiselle pâle. Les rues se figent et se précisent. Les toits s'ouvrent à moi et la dévoile dans toute son immense splendeur. Douce. Incomplète. Majestueuse. Protectrice. Peut-être qu'elle me guide, ou que mon instinct me revient, mais je retrouve mon chemin. Au détour d'une rue, le grand bâtiment de la gare s'ouvre à moi avec ses multiples fenêtres d'où filtre une lumière ocre, véritable panacée pour mon inquiétude d'humain solitaire.

Je jette un dernier regard vers les cieux, mais elle a déjà disparu sous sa couverture de coton. Je remercie ce guide invisible, puis je m'empresse de rentrer dans le train, loin des lumières trompeuses et des détours impitoyables des Villes.

- Léo BARLET

DANS L'OMBRE DE LA NUIT

Trois heures du matin, la rue ressemble à une photographie. Les lampadaires créent des auréoles protectrices contre l'obscurité dangereuse. La route vide comme en temps d'apocalypse, certains même s'y risquent. Les trottoirs se sont remplis de minorité, les SDF, les prostituées, les alcooliques seuls témoins de la nuit. Pour les autres, le moment de rêver est arrivé, les immeubles ont cessé de briller. Aucun son. Ou presque. Dans une ruelle sans issue, les poings s'échauffent, le sang dégouline telle de la pluie, les visages sont déformés, les bleus contrastent avec le gris. Les gémissements et les insultes rythment le tout. Mouvement rapide, défense, coup, tomber, se relever. Cercle infernal qui ne peut avoir qu'un seul vainqueur.

Pas question d'y passer ce soir, aucune aide ne viendra. Seul face à un titan couteau à la main, combat inégal. Demain matin, à cet endroit, personne ne sera étonné de trouver un corps. Pas d'enquêtes pour le malheur, comme toutes les autres, elle sera sans suite. Un oublié de plus, une victime de la violence de la rue.

Jessica CHAUMEIL

CIEL DE NUIT

Le ciel noir, sombre, dépourvu de lune, vide de toute chose si ce n'est de lui-même, me domine, me terrasse et me nargue. Les bâtiments m'observent, me regarde et me juge tandis que mes pieds se mettent en mouvement sans me demander la permission. Le silence m'englobe de sa froideur, me caresse de ses doigts glacés : si je crie, il me bâillonnera.

Là, dans cette avenue vide où les arbres griffent la nuit, une femme hurle, se débat, pleure, sanglote. Un homme bien plus grand, bien plus fort, la malmène, la frappe, la brise. Je ne peux rien faire, mon corps m'en empêche, sa dépouille traîne sur le macadam. La violence frappe devant des témoins muets.

Dans une ruelle, étroite, nauséabonde, une prostituée se tient bien droite, perchée sur ses talons aiguilles. Elle ne frissonne pas dans sa petite robe, ses cheveux soyeux encadrant son doux visage. Des ruisseaux, des rivières, des torrents roulent sur ses joues, laissant des marques noires. Cette femme, idéal de beauté, se retrouve en ruine, implorant un ciel qui reste obstinément sans voix.

Dans cette ville, je ne suis rien, rien qu'un corps déambulant, marchant, fuyant ce territoire hostile qui pourtant lui est familier. Plus rien ne me protège, plus rien ne m'isole du reste du monde. Il ne reste que mes propres fantômes, m'attaquant à chaque coin de rue.

Dans ces heures entre chien et loup, les choses revêtent un autre visage, pour ne laisser paraître qu'une indifférence impénétrable aux choses les plus atroces.

Laurine MARTIN

CHAPITRE III

Ivresse

LE CARNAVAL DES SOIFFARDS

En entrant, on ne voit qu'un brouillard. C'est le monde de l'envers. Celui qui ne dort jamais. La silencieuse nuit bercée par les ronflements du vent, n'est qu'une boutade pour lui. La fatigue a été remplacée par la frénésie, la nuit par la décadence. On entend des conversations qui s'entrechoquent. Les voix n'ont pas la même saveur que le jour, elles ont été corrompues, souillées d'ivresse.

On voit un homme, ses lèvres bougent mais on ne l'entend pas. En face de lui des regards faussement sympathiques, vides. Mais cet homme s'y rattache et continu une tirade dont il n'aura aucun souvenir demain. La langue dans cette fumée n'a de valeur que pour celui qui cause, elle s'évapore dans la nuit. Elle n'est qu'une note dans la chanson que crée la horde des soulards.

Il y a les coins sombres, habités par les voyeurs affalés sur des canapés. Ils zieutent les femmes qui s'exhibent. Elles se déchainent comme des lionnes. Leurs danses endiablées semblent portées par une fureur. Un cri qu'elles ne peuvent lâcher qu'ici. Personne ne saurait les en dissuader, car le spectacle est là.

C'est la folie, l'égarement, l'excès, l'extravagance. C'est le grand carnaval, l'exutoire. Les bras s'entrechoquent, les verres dansent, l'alcool gicle sur les soiffards. Les visages comme des buvards, ont dégouliné. Les yeux sont imbibés de sang. Le smog est peuplé de pantins, d'êtres hybrides qui ne pensent plus, qui se laissent porter par la fièvre de la nuit.

Manon CENTOFANTE

TE SOUVIENS-TU, MON AMOUR ?

Te souviens-tu, mon amour ? Quand saoul, l'esprit songeur, nous entamions, le pas absent, l'aventure jusqu'à la maison, que nous ne voulions atteindre ? Nous marchions de fête en fête, seuls d'une nuit noire. Je me souviens, quand tu t'arrêtais, dévorée par la nuit, je devinais tes lèvres rose par la lumière idiote du mégot de ta cigarette. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait contente de notre errance.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand on préférait, rire enfin, quand le monde décidait ultimement de se taire ? Nous marchions propre sur les poussières du jour que la nuit s'emploie à balayer. Je me souviens, de tes yeux blancs de lune, que tes nécessaires paupières venait assurer de voir encore. Nous n'avions de peur que le soleil, qui on le savait, viendrait bruler les décadences de la nuit, garantes des lèvres absentes du jour. Nous n'avions d'allié que l'autre, les larges rues semblaient pleines de nos corps.

Te souviens-tu, mon amour ? Quand malgré nos efforts, quand malgré nos détours, nous arrivions à destination ? Nous rampions alors, devinant docilement le corps de l'autre, de la lumière superficielle de l'entrée de l'immeuble. Je me souviens, deviner ton corps calciné, sachant alors que nous pénétrions en notre enfer. Nous n'avions d'allié que l'autre, la ville semblait, déjà, nous abandonner aux portes de son royaume.

Parfois, je te retrouve, mon amour, dans le simulacre d'obscurité d'une chambre raisonnable, mais toujours je pleurerai, la malédiction qui est de ne trop te connaître.

Elie MARTINI

FIN DE SOIRÉE

La soirée se termine, on doit rentrer chez nous. Il est tard, et il fait froid. Nous devons traverser la ville à pied dans la nuit noire. Nous avons trop bu, et je me sens comme au ralenti. Un briquet qui s'allume, une dernière cigarette qui s'embrase, la fumée qui s'en échappe tourne autour de moi. Ses courbes sont tellement belles, elles tournent, se déforment et s'échappent plus loin. Il n'y a personne. Nos esprits embrumés ne font plus attention aux poubelles éventrées sur les trottoirs, aux rues malodorantes et à nos démarches titubantes et dangereuses. On ne fait plus de distinction entre route et trottoir, le monde est à nous, le monde nous appartient. La bande-son qui caractérise d'habitude la ville le jour s'est mise sur pause pour laisser place à un calme plat, en dehors de nos rires puant l'alcool et nos voix criardes. Tout est flou et tourne autour de moi, le monde semble être sur pause rien que pour moi, pour que je puisse l'explorer, le modeler et le remodeler, le voir autrement et peut être même l'apprécier. Je ne fais même pas attention au chemin que nous sommes en train de prendre. On est deux. On parle ensemble et pourtant je ne parviens pas à décortiquer le sens des mots qu'on débite difficilement. Mes paroles qui te répondent ne semblent pas avoir de sens, mais je les laissent partir. Rien n'a de sens. Le temps fait des soubresauts. Je ne comprends pas vraiment la situation dans laquelle je suis. Mais pourtant, je me sens bien, étrangement bien. Et voilà que nous sommes déjà arrivées à destination. Comment le trajet a-t-il pu passer aussi vite, alors que ma tête fonctionne toujours aussi lentement ?

Gwendoline GARIN LAUREL

DES LUMIERES DANS LA NUIT

Nous étions en terrasse, nous n'avions pas froid. L'alcool réchauffe les nuits. Il n'y a pas de vent. Nos fumées atteignent le ciel et parfument l'air comme une fumée rituelle. Nous pensons, à tort ou à raison, que nos conversations volent aussi haut qu'elles. Nous aimons ce pub. L'hiver on y fume à l'intérieur, c'est interdit par la loi mais c'est autorisé par le patron. Mais ce soir je veux danser les pieds dans l'eau. Nous longeons Les Sanguinaires, la mer n'est pas la même la nuit, elle est encore plus belle. La Lune se reflète dans les vagues, je suis submergée par leur lumière. Paillote du Scudo, n'allons pas plus loin, il faudra rentrer. Les flashs des projecteurs se reflètent sur l'eau rose, bleue, mauve. J'aperçois un connard jeter sa clope sur le sable, je vois rouge sang mais on préfère partir. Il est déjà presque quatre heures et demie, nous n'avons plus que deux heures d'avance sur le jour.

Même la musique me dérange. Le chemin du retour est le même mais paraît bien plus long qu'à l'aller. Le bruit des vagues ne fait plus battre mon cœur mais tourner ma tête. Le reflet des étoiles glissant sur la mer semble s'échouer sur le rivage. Je vois des particules de diamant sur le sable. Et si je dormais là ? La ville a l'air si loin.

Marion LEROUX

SONGE OBSCURCI

Ce soir, comme tous les soirs j'ère dans la ville, sans but précis, sans destiner. Une vision sombre, un silence sourd, une solitude reine; une descente frénétique vers les enfers. Perdu dans mes pensées, une bouteille de scotch dans une main, une cigarette dans l'autre, je m'éloigne. Son image ne me quitte pas. Je la sens tout près de moi. Pourtant elle n'est pas là. Elle ne le sera plus, à jamais perdu dans le noir. Je ne peux m'empêcher de marcher, entendant sans cesse cette voix dans ma tête; « Tu ne me vois pas, regarde bien car je suis bien là, tout prêt de toi ». Est-ce un rêve? Une folie? Je ne sais pas, je ne sais plus, je continue…

Ce soir comme tous les soirs j'ère dans la ville en espérant qu'un jour elle me revienne.

Sofia FAHFOUHI

CHAPITRE IV

Un Immuable Sort

PENSÉES NOCTURNES

L'affaiblie lumière d'un ancien lampadaire,
Révèle la danse aiguë de la pluie,
Embellie par un éclat d'un lointain éclair,
Qui disparaît aussitôt dans la triste nuit.

L'astre argenté cède sa place aux lourds nuages,
Tandis qu'un hululement vibre dans les bois,
Glaçant ce qui subsiste de ce sang suave,
Qui s'écoule délicatement hors de moi.

Ces gouttes s'ajoutent à celles de la tempête,
Et se hâtent de rejoindre la mélodie
Composée par le fil d'une dague discrète
Qui, en dansant, flâne sur mes bras engourdis.

Une brume épaisse noya alors la rue,
Diluant le réel dans ce doux requiem,
Et plus mes perceptions devenaient ambiguës,
Plus je me rapprochais d'un dangereux extrême.

Mes pupilles fermées, désormais délesté
De ma chair et des os, j'avançais aveuglé,
Je naviguais dans l'océan de mes pensées,
A la quête de ma quelconque utilité.

Eddy COSTE

EN QUÊTE DE SENS

En traversant la place la plus bruyante de la ville, ma main serre la sienne. Le bruit est amplifié comme toujours. La nuit noire accentue ce capharnaüm sonore ainsi que les diverses agressions olfactives. Bien que tous les jours soient des nuits pour moi, j'arrive à ressentir la nuit de vous autres. Les esprits s'échauffent, comme si la nuit était synonyme de déchaînement des passions. Aucun juge ne pourrait vous voir dans la nuit. Alors l'amour, la joie, la colère, la tristesse, ces quatre cavaliers de Nyx, font surface dans le cœur des gens, avec l'aide de/ ou sans alcool. Sur la place bruyante je subis des rires beaucoup trop sonores, l'odeur de graillon émanant des camions des Food Truck m'attaque les narines. Les nuits d'étés, cette place est une horreur de bonheur où tout fait bon vivre. C'est enrageant de ne pas pouvoir y assister pleinement. Bien que la nuit devrait me mettre sur un pied d'égalité avec vous, au contraire j'ai l'impression d'être encore plus exclue de votre vision nocturne de la vie citadine. La nuit me fait vous jalouser encore plus. Est-ce que tout ce bruit que j'entends, ces odeurs que je sens vous sont aussi désagréables ? Est-ce que votre nuit ne serait autre que l'enfer de mon enfer ? Ma main serre la sienne. « Un problème ? ». Non aucun problème je suis simplement triste de ne pas voir ce que toi, ce que tout le monde peut voir. « Qu'est-ce que tu ressens ? ». Absolument tout. Ma main serre la sienne. « Un jour tu verras, tu comprendras que tu peux ressentir bien plus de chose que nous. L'ambiance de la rue d'une nuit d'été, c'est un ressenti avant tout, ce n'est pas descriptible avec les yeux tu sais. ». Oui sans doute, mais j'aimerai bien le voir pour le croire.

Margot DALLOYEAU

Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont rendu possible l'écriture de ce recueil.

Nous voudrions dans un premier temps remercier tous les étudiants de notre promotion de Lettres Modernes qui ont écrit de magnifiques textes, et sans qui la création de ce recueil n'aurait pas été possible.

Nous voudrions tout particulièrement remercier Monsieur François BON, qui nous a offert l'expérience enrichissante de laisser aller librement la magie de nos mots. A travers cette expérience, Monsieur BON nous a non seulement partagé son savoir mais il nous a fait entrer au cœur de sa belle passion où nous avons tous partagé de riches moments.

Il est aussi primordial pour nous de remercier Mesdames GUILET et PETY, nos professeures de l'université Savoie Mont-Blanc qui ont organisé ce bel atelier d'écriture et de partage. Nous vous remercions personnellement d'avoir tout mis en œuvre pour nous offrir cet échange malgré les conditions difficiles.

A tous ces intervenants, nous présentons notre reconnaissance et notre gratitude.

TABLE DES MATIÈRES

- Avant-propos

Immersion Au Sommeil Paradoxal.
- *Le Chaos D'une Étoile Dansante (p. 11)*
- *Les Griffes De La Nuit (p. 12)*

I - Marche Céleste. *(p.13)*

- *Astre Amoureux (p.15)*
- *NYX(p. 16)*
- *La Nuit Noire (p. 17)*
- *Dans La Nuit Noire (p. 18)*
- *Comme Les Yeux Fermés… (p.19)*
- *By Night(p.20)*

II - Dissimulés dans l'ombre. *(p.21)*

- *Un Côté De La nuit (p. 23)*
- *La Nuit, Tu Mens (p. 24)*
- *Daphnée (p.25)*
- *Instinct Nocturne (p.26)*
- *Fil D'Ariane (p. 27)*
- *Dans L'Ombre De La Nuit (p. 28)*
- *Ciel De Nuit (p. 29)*

III - Ivresse. *(p. 31)*

- *Le Carnaval Des Soiffards (p. 33)*
- *Te Souviens-Tu, Mon Amour? (p. 34)*
- *Fin de Soirée (p. 35)*
- *Des Lumières Dans La Nuit (p. 36)*
- *Songe Obscurci (p. 37)*

IV - Immuable sort. *(p. 39)*

- *Pensées Nocturnes (p.41)*
- *En Quête de Sens (p. 42)*

→ **Remerciements.** *(p. 43)*

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 - 73011 Chambéry cedex. Tous droits réservés.

En ouvrant ce livre, vous entrerez dans une sphère imaginaire destinée à vous emporter dans le monde de la nuit, de sa beauté la plus pure à son obscurité la plus totale. Ces écrits dévoileront, au fur et à mesure de votre aventure et pour votre plus grand plaisir, les émotions profondes éprouvées dans la nuit noire.

Comme à chaque rêveur émergent plusieurs rêves, ce recueil regorge d'une multitude de sentiments, de souvenirs, de remords, de regrets et de peurs. Découvrez leurs angoisses, leurs espoirs, leur épouvante et leur éclatante authenticité dans un lyrisme saisissant.

L'obscurité de la nuit mettra en lumière vos histoires, et vous emmènera dans des rêves sans fin, ou des cauchemars infinis…

Laissez-vous transporter par la douceur des songes, et évadez-vous dans le crépuscule. Endormez-vous et laissez-vous porter par les rêves et nuits que vous trouverez au sein de ce recueil…

La nuit va bientôt commencer.